NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. Alphonse CHEVALLIER

Chimiste, rédacteur en chef du JOURNAL DE CHIMIE MÉDICALE ET MONITEUR D'HYGIÈNE

Par M. G. SICARD, lauréat de l'Institut (*Académie des Sciences*).

La chimie vient de perdre un de ses représentants des plus zélés, homme encore plein d'une activité juvénile, aimé de tous, et que les entreprises les plus laborieuses n'effrayaient jamais, lorsqu'il s'agissait de faire faire à la science un progrès nouveau.

Jean-Baptiste-Alphonse Chevallier naquit à Paris, le 29 octobre 1828. Le frêle état de sa santé ne permit pas de le mettre au collége. Il commença ses études à l'institution Pataud, rue Neuve-Sainte-Geneviève. Enfant timide et maladif, ses débuts furent pénibles ; peu à peu son organisation se raffermissant, il entra à Louis-le-Grand où il ne tarda pas à déployer d'heureuses aptitudes et à remporter plusieurs prix.

Son père, M. A. Chevallier, exerça une action puissante sur les études de son fils, il apporta à son éducation l'ardeur et la vivacité qu'il mettait à toute chose; la grande droiture de son caractère eut une heureuse influence sur son fils. De bonne heure il lui inspira le goût de la chimie, et dès lors il le suivit constamment dans ses occupations en lui prêtant une coopération active.

C'est à Louis-le-Grand qu'il compléta ses connaissances dans

les langues anciennes, après lesquelles il obtint le grade de bachelier ès-lettres en 1849.

En 1850, il publia une étude sur la présence du cuivre dans les cheveux des ouvriers qui travaillent au polissage des poignées de sabres (*Journal de Chimie médicale*).

Il suivit ensuite les cours de médecine pendant plusieurs années, et s'adonna à ces nouvelles études avec passion.

Son assiduité à l'hôpital et son aimable caractère lui concilièrent la bienveillance du docteur Piorry, qui était alors professeur de pathologie et qui possédait au plus haut degré l'art de charmer et de captiver les jeunes gens. L'illustre professeur dirigea avec une prédilection constante ce jeune élève qui lui était déjà cher comme fils d'un ami intime, et qui donnait pour l'avenir de brillantes promesses.

En 1851, il publia dans la *Gazette des Hôpitaux* une notice sur les hôpitaux anglais, sur leur constitution, leurs règlements, sur l'exercice pharmaceutique, etc.; en même temps, en collaboration avec M. le professeur Piorry, une étude sur les effets que les vapeurs iodées produisent dans les cas de phthisie pulmonaire (*Journal de Chimie médicale*).

Alphonse Chevallier consacra les années 1851 et 1852 à la table alphabétique contenue dans les huit volumes et l'atlas de pathologie iatrique de M. le professeur Piorry (4 feuilles et demie).

Ces publications n'empêchaient pas d'autres occupations : le laboratoire de son père, spécialement, en avait toujours sa large part.

A 24 ans il était entouré déjà de l'estime générale. Entré par la porte dorée dans la vie, elle s'est ouverte toute grande pour lui, bien avant l'âge où, tourmenté d'une virilité inutile, l'ambition s'impatiente et s'irrite en mordant son frein. Or, ces entraves qui barrent la renommée aux plus vigoureux esprits, Alphonse Chevallier n'eût pas à les renverser pour se rendre maître de la célébrité qui vint d'elle-même au devant de lui ; il ne lui est pas arrivé ce qui arriva au patriarche hébreux d'avoir à lutter contre un ange invisible sur le passage de la fortune ; au

contraire, l'ange le couvrant de ses ailes, et le prenant par la main, lui indiqua le chemin dont il ne fallait pas dévier.

On reconnaît là le père d'Alphonse Chevallier, un de ces hommes exceptionnellement doués du grand siècle, et égaré dans le siècle des philosophes.

Les hommes de cette valeur sont dignes de toute notre admiration. C'est peut-être ici le lieu de dire quelques mots de son laboratoire du quai Saint-Michel, auquel se rattachent de nombreux souvenirs scientifiques.

Autour de l'éminent professeur travaillait un groupe nombreux de jeunes chimistes, dont plusieurs ont pris une place distinguée dans les sciences; tous trouvaient auprès de lui des conseils, des encouragements et le plus libéral accès dans sa riche bibliothèque qui, modestement commencée lorsqu'il n'avait à consacrer que des revenus modiques à ses achats de livres, avait pris une extension de plus en plus considérable à mesure que sa position de fortune avait changé. C'est là où amis et élèves rencontraient toujours un accueil simple et cordial; c'est là où ont passé tant de savants étrangers, tant de notabilités de tout genre.

Je compte parmi les meilleurs souvenirs de ma jeunesse ces heures passées dans l'intimité du maître, dans cette atmosphère d'activité, de savoir et de bienveillance que l'on respirait dans ce centre d'études.

En 1852, Alphonse Chevallier remplit les fonctions de préparateur du laboratoire de son père. Cette tâche lui plaisait d'ailleurs.

Il était entouré d'élèves dont il savait stimuler le zèle, et aussi d'un grand nombre de personnes étrangères à la pratique des analyses chimiques, de l'hygiène publique, mais avides d'en puiser les notions par des démonstrations expérimentales, qui, par leur clarté, étaient facilement comprises. Il est important de remarquer que pour la chimie judiciaire, la toxicologie, la chimie analytique est excellente pour habituer l'élève à l'emploi de termes exacts. Celui qui va commencer quelques recherches, que

ce soit un élève qui veut décomposer un sel, ou le chimiste le plus habile ou le plus expérimenté, cherche d'abord dans les comptes rendus des observations antérieures tous les renseignements qui peuvent lui être de quelque utilité. Ces renseignements lui sont donnés par l'intermédiaire de mots, et s'il ne comprend pas le sens exact des mots qui servent à lui transmettre les renseignements dont il a besoin pour se diriger, il court grand risque de s'égarer. Les exercices élémentaires de chimie analytique dans lesquels de courtes indications données aux élèves alternent avec leur expérience, et leur compte rendu des expériences faites et des conclusions qu'ils en ont tirées, sont éminemment propres à leur donner l'habitude de saisir exactement le sens des expressions employées par les autres et de choisir eux-mêmes les mots qui peuvent le mieux exprimer leur pensée. Toute erreur commise par l'élève, soit dans la manière de comprendre les instructions qu'il a reçues, soit dans le choix des mots qui doivent exprimer ses observations et ses conclusions, est immédiatement reconnue quand le maître sait d'avance à quel résultat il aurait dû arriver. Les chimistes ont souvent occasion de se servir de raisonnements qui indiquent la probabilité de quelque vérité, et les prévisions fondées sur ces raisonnements les guident dans leurs recherches expérimentales, en leur indiquant les méthodes de vérification les plus rigoureuses; mais ils distinguent avec le plus grand soin ces hypothèses des faits démontrés.

En 1854, Alphonse Chevallier, et le docteur Ossian Henry fils, soumirent au jury de la Société impériale de médecine, chirurgie et pharmacie de la ville de Toulouse, un savant mémoire sur la monographie générale des cas d'empoisonnements dont les allumettes au phosphore blanc sont causes, incendies, médicaments dans lesquels le phosphore entre, leur emploi, leur action chimique et médicale. Inséré aux *Annales d'hygiène*, 1856, ce mémoire valut aux auteurs la médaille d'or et le titre de membres de cette savante Société.

Nous sommes forcé d'abandonner ici l'ordre chronologique

qui nous permettrait difficilement de donner une idée claire de la série de travaux bien distincts, quoique menés parallèlement, qui ont rempli la vie d'Alphonse Chevallier. Nous commencerons par rappeler les services qu'il a rendus à l'hygiène, à l'agriculture, aux Expositions universelles de 1855 et 1857, pour ses méthodes de conservation des viandes, d'assainissement des abattoirs, qui rendent utilisables au profit de l'agriculture tous les détritus, emploi des débris d'équarrissage, des résidus des marchés à poissons (médaille de deuxième classe, classe XI, *hygiène*), engrais urineux sans odeur, fosses d'aisances, utilisation des produits au profit de l'agriculture et sans crainte pour l'hygiène (mention honorable, classe III, *agriculture*).

Le succès l'encourageant dans cette voie, il entreprit une série d'articles qu'il publia dans le journal *le Courrier des familles*, de 1854 à 1865, qui ont fondé sa réputation comme hygiéniste, qui lui ont valu en 1857 le titre de membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes : Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon; membre correspondant de la Société centrale d'agriculture de Chambéry; Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen; membre fondateur de la Société de médecine légale de Paris, etc. Nous rappellerons enfin les remarquables leçons qu'il fit sur les produits alimentaires. La vaste salle du syndicat de l'épicerie, où avaient lieu ces séances populaires, n'était jamais plus remplie d'un auditoire plus attentif que lorsqu'il en occupait la chaire.

Alphonse Chevallier a beaucoup écrit ; je croyais être à peu près au courant de ses ouvrages, mais en les prenant pour la rédaction de cette notice j'ai été confondu, je le reconnais, de leur étendue et de la somme de travail qu'il a dû y dépenser.

Le premier des ouvrages d'Alphonse Chevallier, celui qui lui a valu une lettre du roi des Belges, une autre de l'ambassade de Russie, c'est son livre des secrets de l'industrie. La première édition, tirée à 10,000 exemplaires, fut bientôt épuisée ; une seconde édition, entièrement remaniée, fut publiée en 1859 : tirage à 6,000 exemplaires, ouvrage aujourd'hui épuisé.

Cette publication inattendue d'Alphonse Chevallier ne laissa pas que d'étonner le monde savant, quiignorait encore la généralité des connaissances de l'auteur et le voyait tout à coup prendre sa place en maître en entrant dans cette nouvelle arène. C'est la réussite de cet ouvrage important qui lui a inspiré l'idée de publier le manuel utile au commerçant en épicerie, traité des marchandises qui font l'objet de ce commerce, les falsifications qu'on leur fait subir, les moyens de les déceler, ouvrage dont la dédicace a été acceptée par M. Roulland, sénateur, ministre de l'instruction publique (Asselin, lib., place de l'Ecole-de-Médecine).

C'est le seul ouvrage où ces questions des denrées utiles à l'alimentation soient traitées avec le développement que comporte l'importance du sujet. L'auteur a indiqué, relativement à chaque substance, la marche à suivre pour en faire l'analyse et découvrir les falsifications, seul moyen de fermer la porte aux manœuvres des fraudeurs. Ce livre était appelé à rendre de grands services à ce commerce.

Sa réputation grandissant avec son œuvre, les directeurs de la caisse d'épargne de Paris ont tenu à honneur de le compter parmi leurs membres. Sa nomination comme administrateur de cet établissement, dont l'utilité est généralement reconnue et appréciée, date du 27 septembre 1862.

Notre pensée, en écrivant ces pages, a été surtout d'esquisser la vie scientifique d'Alphonse Chevallier, qui a apporté à la science les résultats de recherches incessantes, conduites avec une infatigable ardeur. C'était un savant et un vulgarisateur qui avait la passion de l'expérience; il caressait aussi l'espoir de pouvoir faire pénétrer dans les masses les données scientifiques les plus ardues; il aimait à s'adresser à la partie éclairée et à la partie commerçante de la société, mettant à leur portée la connaissance de faits dont il savait très-bien tirer des déductions générales accessibles à tous. Cette tendance se manifesta chez lui dès ses premières publications scientifiques, et lorsque son père lui confia la direction du *Moniteur d'hygiène et de salubrité publique*, il put mettre en œuvre tous les attraits d'un langage à la fois

scientifique et imagé. Il réussit facilement à se faire lire non-seulement par ses maîtres, mais aussi par tous les curieux de la science, à quelque rang de la société qu'ils appartinssent.

Les désastres de 1870 lui firent abandonner ses livres, son laboratoire; il ne recula pas devant des fatigues que la prudence lui eût commandé d'éviter, et contracta les premières atteintes de la maladie qui devait l'enlever quelques années plus tard à sa famille, à ses amis, à la science.

Il a succombé le 20 mars 1875, à l'âge de quarante-sept ans, entouré de son vénérable père, âgé de quatre-vingt-deux ans, de sa jeune femme et de sa petite fille Marie, âgée de huit ans.

J'ai cherché dans cette notice, bien imparfaite, à mettre en relief les traits saillants de cette noble intelligence, m'efforçant de marquer de mon mieux la place qu'il occupait parmi nous, et le vide qu'il laisse.

Noisy-le-Sec, près Paris, juillet 1875.

Paris. — Imp. Félix Malteste et Cie, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.